

Dix sous, seulement !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 7

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EN MARCHÉ POUR LE SCRUTIN

Nous sommes en pleine année d'élections : renouvellement du Grand Conseil dans trois semaines, du Conseil communal dans neuf mois.

Il y a des personnes que cela horripile : elles détestent les manifestations de la vie politique ; il en est d'autres que tout cela laisse indifférentes.

Pour nous — pourquoi le cacher ? — nous aimons assez ces années électorales. Bien que les élections, chez nous, ne soient plus guère aujourd'hui qu'une pure formalité, exempte de polémique et de lutte, partant d'intérêt, un renouvellement conventionnel du mandat de nos élus, comme on « rafraîchit » un billet à la banque, il y a toujours une petite agitation, oh ! bien superficielle, mais qui réjouit quand même, faute de mieux.

Et puis, on reprend un peu contact avec nos hommes d'Etat et nos hommes politiques, trop rares dans nos cercles, dans nos réunions, à notre table de café, durant le reste de la législature ; on parle des intérêts du pays, des desirs du peuple. Chacun glisse plus ou moins timidement son opinion dans la conversation, et on l'écoute ou tout au moins on en a l'air. Ça flatte. On joue son petit rôle de citoyen ; on a l'illusion d'être quelqu'un, d'avoir au moins un rayon de roue dans le char de l'Etat. On est le peuple souverain. Il faut si peu pour rendre heureux un électeur.

Et puis, on voit aussi beaucoup plus de gens aimables, souriants ; on recueille moult coups de chapeaux et plus encore de poignées de main ; on refait nombre de connaissances, qui « se plaignent de ne pas vous voir plus souvent » et s'informent de votre petitesanté, de celle de votre famille, du succès de vos affaires ; qui vous demandent combien vous avez d'enfants et si votre aîné est déjà électeur, etc., etc. Pour un rien, ces braves gens regretteraient que madame votre épouse ne puisse encore voter. Que ne feraient-ils pas pour capter sa voix, dùt le dessus des tempes vous démanger. On s'étonne de cette soudaine sollicitude, mais, comme dans la chanson : « ça fait tout de même plaisir ».

C'est le moment où les inquiets flairent de quel côté souffle le vent et se préparent à d'habiles conversions.

Virtuose de pirouette,
Blanc par derrière et noir devant,
Ton seul mérite, ô girouette
Est de montrer d'où vient le vent !

En voit-on des tourneurs de casaque !

A propos de *tourner casaque*, d'où peut bien venir cette expression ?

Voici comment Ch. Joliet explique, dans ses *Curiosités des lettres, des sciences et des arts*, l'origine de cette locution que l'on applique souvent à certains hommes politiques. Elle est due à l'habitude des anciens partis de se distinguer par des vêtements de couleur différente, ce qui mettait les transfuges dans la nécessité de *changer leur casaque* ou simplement de la *retourner*, s'ils avaient pris la précaution de la doubler des couleurs du parti ennemi.

Voici enfin l'historiette sur laquelle se fonde l'origine de cette expression proverbiale. Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui échangea la Bresse contre le marquisat de Saluces, prenait indifféremment, tantôt le parti de la France, tantôt le parti de l'Espagne. Il avait un justaucorps blanc d'un côté et rouge de l'autre, et qui pouvait servir également des deux côtés. Était-il pour la France ? Le justaucorps était blanc. Était-il pour l'Espagne ? Le justaucorps se retournait du côté rouge.

Comme le prince était bossu, et que le Piémont est un pays de montagnes, un poète français fit ces vers sur le caractère versatile du duc :

Si le bossu, mal à propos,
Quitte la France pour l'Espagne,
Il ne gardera de montagne
Que celle qu'il a sur le dos.

*

Et puisque nous sommes sur ce thème, voici encore l'origine d'une autre locution, très courante en période électorale. Nous la dédions d'avance, à titre de consolation, aux candidats malheureux.

C'est au théâtre qu'est née l'expression de *remporter une veste*. Dans une farce intitulée *les Étoiles*, qui se jouait pour la première fois au Vaudeville, le dialogue suivant, selon Joachim Duflot, s'engage entre l'étoile de Vénus et l'étoile du berger :

— La nuit est sombre, l'heure est propice, viens t'asseoir sur ce tertre de gazon, dit le berger.

— L'herbe est humide des larmes de la rosée, répond la bergère.

— Assieds-toi sur ma veste, reprit le berger galant.

Ici, le rire moqueur de la salle entière, se joignant aux sifflets, suspendit tout à coup les élan du berger, et la féerie dut s'arrêter tout court. Le public demanda de baisser le rideau, et l'acteur confus, reprenant tristement sa veste sur le tertre, salua le parterre irrité et se retira.

J. M.

Au cours de balistique. — Le professeur : Ainsi que je vous l'ai déjà exposé, messieurs, le sifflement des balles ne doit vous inspirer aucune crainte, car lorsque vous le percevez, elles sont déjà bien loin de vous. Au contraire, si vous ne les entendez pas siffler, c'est alors qu'il vous faudra ouvrir l'œil !

Du sérieux ! — Un curé procède à la célébration d'un mariage.

La mariée est modeste et recueillie ; mais le mari, un gros sans souci, cause et rit bruyamment.

Le curé furieux, lui crie : « Ce n'est pourtant pas le moment de rire, quand on se marie ! »

Dix sous, seulement !

Un forain avait dressé sa tente sur la place d'une de nos petites villes, à l'occasion des fêtes de l'An. Devant la porte, un pitre débitait avec volubilité et force gestes un boniment des plus engageants.

— Entrez, mesdames et messieurs, disait-il en terminant, entrez voir la femme sauvage ! profitez, profitez, jamais spectacle pareil ne vous fut offert et vous ne le reverrez de longtemps ! Entrez, entrez, ça ne coûte que dix sous !

Saisi de curiosité et d'effroi, s'attendant à se trouver en présence d'une femme enfermée dans une cage aux solides barreaux de fer, l'œil en feu, à la physiologie féroce et cruelle, on entra.

Dans un fauteuil recouvert de velours grenat est assise une vénérable matrone dont le regard n'a pas précisément rien de sauvage. Quand la baraque est pleine, elle se lève et vous dit, dans un langage qui ne rappelle en rien celui des Peaux-Rouges : « Mesdames et messieurs, c'est moi qui suis la femme Sauvage. Mon mari, M. Sauvage, est mort il y a deux ans, me laissant sept enfants à la mamelle sur les bras. Comme je vois que ma situation vous intéresse, je vais faire le tour de l'aimable société ».

Le tour est joué. Vous êtes tout bonnement « refait ».

Ce qui n'empêche pas le pitre à la sortie de s'écrier :

— Demandez aux personnes qui sortent si ce n'est pas vrai !

Et alors, — ô sentiment bien humain ! — chacun de faire un signe de tête affirmatif.

VILLHA TSANTSON SU

ONNA MUSICA NAOVA

Je rencontrai Djan Pivot. L'avai l'ai tot moudrou. L'ai iai demandé cein que l'avai. M'a de que venai dé sé maria avoué onna veiva que l'ai ia apporta tienze mille francs dein son forдай et onna galéza bouèba dé vingt ans que s'appelle Griton.

— Eh, bein, que l'ai j'è, tot cé s'est dzazu vu.

— Ma cein que l'ai ia dé pllhie eimbêteint, que dit Pivot, l'est que mon père l'a maria la fellie dé ma fenna !

— L'ai ia rein d'estra à cein, que l'ai de.

— Te traové, té, que me fà Pivot, peinsa dé vè cein que vao arveva : mon père l'est devenia mon biau fe, pisque veint dé maria ma fellie et et ma balla fellie l'est devenia ma balla mère pisque l'est la fenna dé mon père.

— Oi, l'est galé eimbêteint pò ta succèchon, quand té passéri l'armagautse, que ie fai à Pivot.

— N'est pas cein, que de Pivot, ma fenna m'a bailli on valet, et ci valet sé traové être lou valet dé la mère de la fenna dé mon père, l'est dan lou bio fraré dé mon père ! et par la mimo occasion son onclliou pisque l'étai lou fraré dé ma balla mère.

— Et mon valet est devenia mon onclliou et Griton, que l'est donc la fenna dé mon père, veint d'avai on gros valet, que l'est mon frare et mon petit valet, ein mimo teimps, pisque l'est lou valet de la fellie dé ma fenna !

— Diablou, d'ablou, c'ein s'eimbrouille. Et Pivot continue dé mé raconta : ma fellie se traové frè ma mère, pisque l'est la fenna dé mon père ; et mé, Djan Pivot, ie su l'hommu dé ma fenna et ein mimo teimps son petit valet ! Et coumein l'hommu de la mère grand d'onna persouna est lou père grand de ellia mimo persouna ; sa tou ça que l'arrevé ?

— Ma fai na.

— L'arrevé, qu'ora, ie su mon père grand !

Sein atteindrè lou restou, ie diou à Pivot : — Bein lou bondouz, ie su pressa, on matteind à n'on rendez-vous.

La ringuo à Pivot m'avai fé mau à la tita et iavai perdu tôt lou fi de l'histoire. MÉRINE.

Définition. — C'est à l'école : Pouvez-vous me dire de combien de parties se compose un fusil ?

— Un fusil se compose de deux parties, savoir : le *fu* qui est en bois, et le *zi* qui est en fer.

Dégel.

Les vers que voici, de Jacques Normand, ne sont-ils pas tout à fait de saison ?

Le dégel — ami des glissades
Vient de s'abattre sur Paris :
La ville prend des airs maussades
Et baille sur le grand ciel gris.

Dans la neige qui devient boue,
Se frayant des chemins nouveaux
Avec peine tourne la roue
Des omnibus à trois chevaux.

Fondant sur nos chapeaux de soie
Les toits prennent des airs railleurs,
Et voici, déblayant la voie,
Le régiment des balayeurs.

Le fiacre attendant la pratique,
Dresse son profil nonchalant,
La vieille haridelle étique
Paraît jaune sur le sol blanc.

O dégel ! roi des temps moroses !
Comme nous te mauditrons si
Parmi toutes ces tristes choses,
Tu ne nous faisais voir aussi,

Dans leurs marches aériennes,
Trottant comme des roitelets,
Les pieds de nos Parisiennes...
Et quelque peu leurs mollets !